

Soirée nègre

Michel GEORGES-MICHEL (*Comœdia*, vol. 19, n° 4 664, 28 septembre 1925, p. 1)

France

Le lancement de *La Revue nègre*, dont la première a lieu le 2 octobre 1925, fait l'objet d'une véritable campagne de publicité de la part de *Comœdia*. Michel Georges-Michel (pseudonyme de Michel Georges Dreyfus [1883-1985], écrivain, journaliste et peintre français) livre dans le numéro du 28 septembre ce reportage sur une « Soirée nègre » qui se serait donnée « hier soir » (soit le 27). De quelle soirée s'agit-il ? La générale n'aura lieu que quatre jours plus tard. L'a-t-il anticipée ? S'agit-il d'une répétition ? Ou de quelques scènes présentées en avant-première (Gustave Fréjaville, dans sa chronique parue dans *Comœdia* du 4 octobre indique : « La direction des Champs-Élysées avait eu l'idée de nous présenter quelques scènes de cette revue en séance privée, avant de montrer le spectacle complet au public » [Fréjaville 1925, p. 2]) ? L'invente-t-il de toutes pièces ? Difficile de le dire. Il n'en reste pas moins que *La Revue nègre* est un événement au retentissement considérable, qui suscite un très grand nombre de réactions (sur l'histoire de cette revue, et sa réception voir Cugny 2014, p. 198-227).

Conquête de Paris par les nègres, s'écrie le fakir de sa voix zézayante.

Zoom !... Ils sont arrivés précédés d'un jazz-band, comme l'Armée du salut de cantiques.

Tout Paris est là, de Mistinguett¹ à Cécile Sorel², de M. De Saint-Granier³ au docteur Jaborsky⁴, de quelques princesses Murat à toute

¹ Mistinguett, née Florentine Bourgeois (1875-1956). À partir de 1907 et de son passage au Moulin Rouge sous l'égide du promoteur de spectacles Jacques-Charles, elle devient l'une des chanteuses les plus connues en France, notamment pour son association avec Maurice Chevalier qui s'ouvre en 1912 aux Folies-Bergère. Elle incarne une image de la parisienne gouailleuse avec des chansons devenues très célèbres comme « Ça c'est Paris » ou « Mon homme ».

² Cécile Sorel (1873-1966), de son vrai nom Céline Émilie Seurre, comédienne française très célèbre à cette époque.

³ Saint Granier, de son vrai nom Jean Granier de Cassagnac (1890-1976), chanteur, auteur de chansons, fantaisiste français.

⁴ Il n'a pas été possible d'identifier ce personnage.

l'Argentine que cornaque Van Dongen. Il y a même Montparnasse, dans cette salle des Champs-Élysées, avec Léger⁵, et le boulevard, avec Jane Renouardt⁶, fine comme un ciel de printemps.

Rrrr... llll... clak... zououououou... commence le jazz des nègres rouges.

Le rideau semble être un Odilon Redon exacerbé : un danseur en habit rose sur un fond ocre, les stries du drapeau américain, extra-dry, encadrant la toile.

Ils sont dix noirs en habits de généraux anglais du temps de Louis-Philippe et qui s'époumonent dans des instruments nickelés. La mélodie est d'abord douce, impalpable, inspirée, avec des dissonances subtiles, Debussy au résonateur, puis insensiblement s'enfle, tremble comme une chaudière ou une voile de sloop durant une tempête, siffle comme la tempête elle-même ; le coq imite le rugissement du lion comme en soufflant dans un verre de lampe ; la clarinette scie une pierre ; le trombone hulule, se désespère, crie au secours, jouit, agonise, tressaute, fait du délirium cependant que la grosse caisse bat comme un cœur d'hippopotame, que le timbre sonne comme si la porte ne s'ouvrait pas, que le tambour n'est plus qu'un tympan de T.S.F. et que les spectateurs halètent et s'essoufflent plus que le piston alcoolique, qui, dans une vision acoustique, bat la charge, fait des blagues, imite les pompiers, le vol d'une abeille, un discours de M. Lloyd George⁷ ou Mlle Sorel dans *Le Misanthrope*. Les infirmières réquisitionnées pour la représentation du fakir sont là ?... Bon, le jazz peut continuer. Les applaudissements n'ont pas le temps d'éclater que l'orchestre allume une nouvelle mèche, saute à pieds joints par-dessus Stravinsky et le feu d'artifice viennois. Les généraux noirs, martelant les planches, semblent à présent jongler avec leurs propres membres, jeter en l'air, avec leurs instruments, leurs bras, leur tête, les rattraper, les raccrocher et recommencer. L'un explose, l'autre gonfle son ventre en même temps que ses joues ou se dégonfle avec sa mélodie, tourne sur lui-même, disparaît dans une trappe si c'est celui-

⁵ Le peintre Fernand Léger (1881-1955).

⁶ Jane Renouardt, de son vrai nom Victorine Renouard (1890-1972), actrice de cinéma française.

⁷ David Lloyd George (1863-1945), Premier Ministre du Royaume-Uni de 1917 à 1922.

ci qui veut crever la grosse caisse, ne donne qu'un coup d'ongle sur une cloche de cristal et s'envole dans les frises, enlevé par un fil.

Cela n'est que le hors-d'œuvre. Le vrai tintamarre va commencer juste quand le rideau se lève. Quel décor !

Un Douanier Rousseau qui serait allé en Amérique d'Hudson en Californie, vers 1878. Deux grands bateaux à roues, entrevus dans un cauchemar rétrospectif, fumant comme des volcans, avec des mâts auprès desquels la tour Citroën n'est qu'une petite chandelle. Des barils de rhum ou de tafia sur lesquels roulent, dansent, fument, s'aiment des nègres, et l'entrée soudain, des *Charleston babies*, aux jambes chocolat, aux yeux de porcelaine, à la tête en noix de coco, jouets mécaniques et contorsionnables, à l'accélééré et auprès desquels les dix-huit fantastiques Hoffmann Girls⁸ sont de pâles poupées au ralenti.

J'avais peut-être vu déjà semblable spectacle dans Lennox, le quartier nègre de New York, au Capitole, boîte de nuit pour nègres millionnaires, et où m'avait emmené Gershwin, le créateur et l'auteur des 200 blues qui font tourner les poupées demi-mondaines du monde entier depuis deux ans. Là, dans cette espèce de couloir enfumé, parfumé, où il y a un téléphone sur chaque table entre le seau à champagne et la gazette de la nuit, j'avais entrevu les négresses poudrées de vert, comme c'était la *fashion* cette année, et les noirs en pantalons plus étroits que ceux des demoiselles d'ordonnance du Kronprinz avant la guerre, le cou serré dans une cravate allumette, et toute la nuit martelant le plancher lumineux battant leurs femmes ou faisant des discours quand ils étaient avocats. Mais l'impression fut pour moi moins forte qu'hier soir quand pour la première fois, en Europe, je vis cette Amérique coloniale tressauter sur ce

⁸ Les Hoffmann Girls étaient une troupe de *girls* réunies par Gertrude H. Hoffmann, créatrice de revues à New York depuis l'avant-guerre. La troupe apparut pour la première fois à Paris dans la revue *New-York - Montmartre*, montée par Jacques-Charles à la réouverture du Moulin-Rouge en 1926. Une chanson, composée par E. Gavel, enregistrée par le chanteur Dréan et publiée sur disques Francis Salabert (n° 54) en 1928, est intitulée « Ah ! Les Hoffmann's girls ». Les paroles disent notamment : « Oh, les Hoffmann's girls dont parle tout Paris ». Le refrain annonce « Depuis que je les ai vues, dans la revue, je ne bois plus, je ne mange plus, je ne dors plus..., ah ! les Hoffmann, les Hoffmann..., les Gertrude, les Gertrude Hoffmann girls. » Paul Éluard leur a par ailleurs dédié un poème, *Les Gertrude Hoffmann Girls* (paru pour la première fois le 1^{er} octobre 1925 dans *La Nouvelle Revue française*). Enfin, Pierre Mac Orlan leur consacre deux pages dans *Aux lumières de Paris* (Mac Orlan 1925, p. 174-175).

plateau des Champs-Élysées, en robes Florida, en pantalons de nankin, sans qu'un seul danseur eût un geste semblable à celui de son voisin, sans qu'une attitude se renouvelât, sans que jamais le pétard de dynamite manquât au bout de la fusée chorégraphique, le jazz dans son coin augmentant d'intensité à ce point que le docteur Jaborsky s'écriait : « Deux heures de ce spectacle et la tension artérielle monte de six points » !

Pas de répit. Les danseuses et l'orchestre rattrapent l'attention qui veut s'échapper, comme le tambour ses baguettes qui tournoient sans émoi vers les plafonds de Denis⁹. Et voici l'étoile, l'étoile noire, première grandeur, dernière minceur, la tête tournant comme un toton¹⁰ sur ses épaules fixes, les yeux roulant dans la tête, le buste dessous et des jambes claquant autour de tout ça. Puis tout à coup, elle chante à percer le tambour du jazz, à perforer le trombone de nickel, plus aigu que le timbre d'argent, plus grave que le vibreur à borborygmes, les yeux de tous les spectateurs se confondant avec leurs propres oreilles, les noirs ne faisant pas grâce et continuant.

On se croirait chez moi ! roucoule Van Dongen devant cette frénésie.

Une danseuse attrape des mouches en dansant et mime à elle seule un asile musical d'aliénés, un groupe s'enfuit à tous les coins de la scène poursuivies par d'invisibles gendarmes qui sont les bruits de l'orchestre. Elles claquent des genoux, sortent leurs yeux comme s'ils étaient attachés avec des caoutchoucs, retroussent leurs courtes robes par-dessus leur *pétaroum*, se mordent les tripes avec les dents et font trois fois la roue sur le bout de leurs ongles et la pointe de leurs cheveux... Inlassablement, leurs compagnons, sur les tonneaux d'alcool, tangent de droite à gauche comme le balancier des métronomes diaboliques qui couvrent d'ombre les immenses steamers du décor, leur font la charité d'une projection de lumière et recommencent.

⁹ En 1912, le financier Gabiel Thomas, l'un des promoteurs du Théâtre des Champs-Élysées, demande à son ami le peintre Maurice Denis – qui avait déjà peint le plafond de la salle à manger de sa propre maison – de réaliser une fresque figurant l'histoire de la musique pour le plafond du théâtre.

¹⁰ Sorte de toupie en bois servant pour des jeux de hasard.

- Bravo ! crie Léger.
- C’est stupéfiant, dit Mlle Sorel.
- C’est cubiste, dit Mlle Renouardt.
- Ce n’est pas encore ce qui fera oublier la frise du Parthénon, précise X...

Mais le manager du jazz se méprend, le *Parthénon* est, à New York, la boîte voisine, concurrente du *Capitol*. C’est là que Puccini, me montrant l’orchestre noir interprétant une fugue de Bach arrangée en « blue »¹¹, me dit :

– Je connaîtrai véritablement la gloire quand j’entendrai ainsi jouer *La Tosca*.

On s’enfuit dans le hall, où le champagne est servi dans des barils de plantation. L’orchestre, les danseurs, les danseuses, les étoiles de différentes noircures nous y poursuivirent. On pensa les noyer dans le champagne. Ce fut bien pis. Les belles négresses qui venaient d’apparaître nues – ah ! les jambes nues, les lèvres prometteuses, les seins à deviner et les autres avantages provocants ! – celle-ci portant sur la tête une houpette à charbons, celle-là, dans sa bouche, toute la Côte d’Ivoire, cette autre tant de fraises sur tout son corps ! Et toutes, parfumées de cannelle, d’ambre et d’ananas, mêlées à présent aux spectateurs, montées sur les tables sans inutile pudeur, évoquant les plus audacieux poèmes de Mallarmé, les proses les plus crues d’Apollinaire, Cendrars et Chadourne, toutes prenantes comme des typhons brûlants, et, bien mieux que le fakir, déchargeant des effluves de tropiques aux moindres touchers de leurs peaux de bronze d’or... Ohé ! Florida, Mesmoue, Kobra, Baby d’Or, Pamplémousse et autres noms charmants, quelle volupté nous offrîtes-vous, gigotant haut sur le comptoir du bar alors que vos compagnons du jazz tournaient autour de nous comme des locomotives dispendiant tous leurs appels de cloches, de sifflets, de sirènes, de vapeur... Toi, Loïe Fuller¹² noir ; toi, Célimène chocolat ; toi, petite Perdriat¹³ d’or, avec tes

¹¹ Il est courant à cette époque que les auteurs francophones utilisent le mot au singulier.

¹² Loïe Fuller (1862-1928), de son vrai nom Marie Louyse Fuller, comédienne danseuse et chorégraphe étatsunienne établie à Paris. En 1913, elle réalise la chorégraphie d’une représentation des *Nocturnes* de Debussy au Théâtre des Champs-Élysées sous la direction de Désiré-Émile Inghelbrecht, puis d’extraits de *Children’s Corner* en 1914 au Châtelet (dirigés par Gabriel Pierné).

¹³ Probablement Hélène Perdriat (1889-1969), peintre et graveuse française, célèbre dans l’entre-deux-guerres, notamment pour des portraits de femmes scandaleux pour l’époque.

guiches à la Montparno, tes pieds aux ongles rouges et ta ceinture transparente sur le plus ferme et le plus vibrant des petits ventres.

Il n'y eut qu'une jalouse, dans cette fête loin du Parthénon, et ce fut tant mieux, car ce fut Mistinguett.

Elle aussi monta sur la table, car elle aussi a des jambes plus belles qu'aucun nouveau monde et sait mieux s'en servir. Elle monta au milieu des négresses d'ambre et d'améthyste, secoua sa tête comme elles, remua ses estomacs, son dos, ses yeux, empoigna Makoka et Trappe-Fruit par les cheveux et tournant avec elles devant un miroir, les lâcha soudain. Et comme les danseuses noires allaient écraser leurs fards et leurs crinolines sur les dalles...

— Mince, s'écriait-elle, je me suis tellement mise dans la peau de ma danse que je me vois toute noire...

— C'est parce que tu as bu trop de champagne, susurrait le fakir, avant d'annoncer qu'il se transformerait en arracheur de torts...

Bibliographie

Cugny, Laurent (2014), *Une histoire du jazz en France*, tome 1 : *Du milieu du XIX^e siècle à 1929*, Paris, Outre Mesure.

Fréjaville, Gustave (1925), « Les music-halls – Chronique de la semaine », *Comœdia*, vol. 19, n° 4 674, 8 octobre, p. 2.

Mac Orlan, Pierre (1925), *Aux lumières de Paris*, Paris, G. Crès et Cie.